

Chansons favorites

Naïm Kattan

Number 103, Fall 2004

Les mille et une nuits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14352ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (2004). Chansons favorites. *Moebius*, (103), 65–69.

NAÏM KATTAN

Chansons favorites

Invité au restaurant par son ami Miodrag, devenu maire de Loznica, Zoran écoutait avec une vive émotion Tanya, la chanteuse russe qui s'était installée dans cette ville depuis une quinzaine d'années. Cela faisait dix ans qu'il avait quitté Novi Sad, sa ville natale, pour s'installer à Toronto. Il était revenu, en visite, disait-il sans donner plus de précisions. Que voulait-il revoir? Des cousins qu'il fréquentait très peu avant de partir? Des amis et tant de connaissances! Ingénieur, il enseignait les mathématiques dans un collège et se mêlait très peu à la politique. Autour de lui, on savait qu'il était hostile au régime même s'il n'allait pas loin dans l'expression de ses sentiments. Quelques années auparavant, il occupait un poste de conseiller technique au ministère de l'Industrie quand il fut brutalement limogé. Il apprit plus tard qu'il avait été dénoncé par Jovan, un collègue qu'il croyait être un ami, auprès duquel il s'était épanché un soir à la fin d'un dîner bien arrosé. Il mit des mois avant de trouver un poste d'instituteur. Il n'avait jamais confronté Jovan, l'évitait soigneusement, quittant abruptement le restaurant ou le café dès qu'il l'apercevait à l'entrée. À quoi bon? De plus, cela ne ferait que rendre encore plus précaire une existence menacée par toute parole indiscrete, toute confidence de sentiments hostiles au régime.

Après la mort du grand maître, les changements d'allégeances politiques étaient aussi nombreux qu'inattendus. Les gardiens de la doctrine déboulonnée en devenaient des dénonciateurs acharnés. Il reçut, un jour, à l'école, la visite d'un agent de la Sûreté qui l'interrogea d'abord sur son travail, sa carrière, puis, comme par incidence, sur Jovan.

Il répondit candidement, sans hésiter, répétant ce que tout le monde savait : Jovan était un militant de l'ancien régime et ne supportait pas de dissidence qui, dans son esprit, équivalait à une trahison. Ce fut alors le tour de Jovan de perdre son poste au ministère et d'être obligé, après des mois de chômage, de se contenter d'un travail de comptable dans un hôtel.

Il aperçut à l'autre bout du restaurant, près de la porte, Jovan qui était attablé avec une femme de son âge, elle devait être sa nouvelle épouse. Zoran ne l'a pas reconnu tout de suite. Il n'avait, pourtant, pas beaucoup changé. Toujours chauve, corpulent, avec les mêmes épaisses lunettes d'écaille. Sans être élégant, il était soigneusement habillé. Quand leurs regards se sont croisés, Jovan immobilisa sa tête et adressa un sourire à Zoran. Celui-ci répondit quasi automatiquement. Ils ne s'étaient jamais réellement fréquentés et Zoran ne s'était rendu chez son collègue qu'une seule fois, à l'occasion de son anniversaire.

Se tenant devant le piano, Tania débuta son tour de chant. Zoran fut tellement frappé par son éclat qu'il se plaça, intérieurement, à distance, redoutant une sentimentalité à fleur de peau et, encore davantage, une nostalgie qui fausserait son lien avec le passé et son rapport avec le présent. Il l'écoutait, cherchant à se convaincre qu'il n'était qu'à table à un restaurant. Rien de particulier. Blonde, le visage rond, de taille moyenne, une femme parmi d'autres. La voix s'élevait, le transportait ailleurs. Des chants serbes traditionnels qu'il n'attachait pas particulièrement, mais qui, par la distance, le ramenaient à un pays devenu autre, à son enfance, à un autre lui-même, éloigné et qui resurgissait quasi violemment, comme dans une nouvelle naissance. Il n'allait pas se renier. Le regard de Tania, d'abord fixe, devint chatoyant, comme dans un lointain horizon, perdu et retrouvé. Le chant terminé, elle souriait et, saluée par des applaudissements d'acclamation et de gratitude, son visage rayonnait de plaisir, d'un bonheur partagé. Étrangère à ces chants, cela lui donnait une liberté de les assimiler, de les intégrer à sa voix, d'en faire le choix, de les élire.

Zoran se leva, se dirigea vers les toilettes et, s'arrêtant en face de Tania, lui exprima son enthousiasme et lui demanda de chanter *Les nuits de Moscou* en russe. Était-ce pour éviter le piège de la nostalgie qui l'entraînerait au regret de la perte et au souvenir de la douleur ou bien tenterait-il de vérifier la puissance de cette voix qui l'attirait par des fils invisibles qui deviendraient, facilement, s'il n'y prenait garde, des chaînes. Il ne voulait ni oblitérer le passé ni en devenir prisonnier. Il se demanda ensuite si, inconsciemment, il ne cherchait pas à offrir en cadeau à Jovan cette chanson populaire qu'il l'entendait souvent murmurer. Sa chanson préférée, disait-il. Zoran l'aimait aussi, mais sa chanson préférée, russe aussi, était *Les yeux noirs*. Il résistait à l'émotion qui révélerait sa fragilité à Miodrag. Une démarche vaine. Une route sans issue. Il vivait désormais dans un autre monde et cette chanson russe appartenait à un autre territoire, un monde étranger.

Tania se laissait pénétrer par sa propre voix avant de l'offrir en don. Elle vivait les mots dont la banalité disparaissait dans sa bouche, donnant le sentiment d'une constante invention. Son sourire se transformait en une ébauche d'appel. Tenant la bride de sa propre voix, elle ne tentait ni de séduire ni d'émouvoir, comme si elle craignait de se trahir.

Le public réagissait avec un égal enthousiasme. Les modulations connues, reconnues cédaient la place à l'éblouissement d'une mélodie, encore plus proche parce qu'elle était étrangère.

Jovan vit Zoran se lever, aller vers Tania, balbutiant sans doute son émoi, ne devinant pas que c'était un message, un appel de Zoran, pour que le passé, par son évocation, soit vaincu. Non pas oublié mais accepté, assumé. Jovan allait peut-être poursuivre son chemin, traverser la salle pour venir le rejoindre à sa table. Non. Il sortit des toilettes et regagna son siège sans tourner la tête vers son ancien ami. Ami? Oui, probablement, en dépit de tout. À peine les applaudissements calmés, Tania entonna *Les yeux noirs*. Zoran lâcha pied. Les larmes sillonnaient ses joues. Il avait retrouvé le coin secret, son coin à lui et cette femme, absente à elle-même, l'y conduisait. C'était ainsi.

Il n'avait ni honte ni retenue. Miodrag lui serra la main. Signe de reconnaissance, le retour s'étant accompli sans embarras et sans déchirement. Tout naturellement comme si cette voix qui surgissait du cœur d'un espace lointain qui était pourtant le sien montait du fond des âges, là où le temps s'arrête. Ainsi Jovan a bien compris, reçu le message, le lui retournait, lui rendant son don par un don de reconnaissance. Ils n'allaient pas enterrer le passé douloureux, pénible, mais l'un et l'autre profitaient d'une occasion rare pour en faire revivre des moments privilégiés alors que le bonheur semblait possible.

Distract, Zoran répondait courtoisement aux questions de Miodrag. Il était ailleurs et son hôte attribuait sa distraction à l'effet du retour. Il comblait le silence par l'éloge de sa ville, les succès futurs du spa, la beauté de la chanteuse. Celle-ci reprit ses mélodies serbes que Miodrag et Zoran murmuraient en se répondant l'un à l'autre dans une recherche de complicité. Or, celle-ci n'était pas facile car, ayant vécu dans des univers différents, leur enfance ne les rapprochait pas. Ils se taisaient, souriaient en silence avant que Miodrag ne reprenne son discours. Levant la tête, Zoran regardait la table de Jovan qui mangeait et buvait sans quitter sa compagne des yeux.

Quand Miodrag donna le signal du départ, Zoran se leva et vit Jovan debout, se dirigeant vers la sortie. Ils étaient face à face, près de la porte. Miodrag connaissait Jovan, le salua et celui-ci, immobile, attendait un geste, une parole. Visiblement au courant et ne sachant sans doute pas à quoi s'attendre, la femme se tenait à l'écart. Lui aussi de marbre, Zoran se tenait face à Jovan. Ils levèrent en même temps les bras et se serrèrent. Pas un mot. À peine un souffle, un regard. S'écartant, décidés de reprendre chacun sa route, ils se ravisèrent, se jetant dans les bras l'un de l'autre, puis, se relâchant, ils se regardèrent, muets, sans sourire. Miodrag, cédant à l'amitié, ne posa pas de questions à Zoran, et la compagne de Jovan franchit la porte et s'esquiva. Zoran demanda à Miodrag de le laisser seul dans le parc. Il rentrerait à pied à l'hôtel. Sans protester, Miodrag lui fit

promettre de revenir et de rester plus longtemps à Loznica. Il serait son invité au spa.

Longeant les allées du parc, Zoran se sentit en accord avec le ciel mauve, les arbres, les fleurs, le gazon. À nouveau, ce sol était le sien, lui appartenait. L'avait-il jamais quitté? Il évitait toute réflexion sur ce qui venait de se passer. Que disait-il à Jovan en le serrant et que lui confiait celui-ci? Pardonner? Pardonner quoi? N'étaient-ils pas également impliqués dans une culpabilité qu'ils respiraient avec l'air du temps? Et pourtant, ce serait trop facile de se décharger de toute responsabilité. Ils n'étaient pas d'innocents jouets des circonstances. Celles-ci aveuglaient peut-être Jovan, mais il savait en profiter. Et lui, ne l'a-t-il pas dénoncé comme pour prendre sa revanche? Certes, des paroles jetées en l'air mais à des moments où elles pouvaient avoir la puissance des balles. Les existences étaient si fragiles qu'il suffisait d'un mot pour dresser un piège et pousser l'autre dans un précipice. Ni l'un ni l'autre n'ont perdu la vie ou ne furent jetés derrière les barreaux. Ils s'étaient tus et leurs vies avaient pris d'autres tournants.

Face à face, dans un paysage unique tant il était familial, ils se disaient leur gratitude d'être encore là. Cela n'effaçait pas le passé et ne les exonérait nullement. Ils s'étaient tus et c'était la seule façon de dire que le moment essentiel était celui-là, l'instant présent et le lien entre un homme et un autre était de l'accepter, de le vivre, sans demander comment l'autre allait l'éprouver. Le ressentiment ne ferait qu'aviver la souffrance. Jovan le prierait de reprendre son chemin afin qu'il puisse lui aussi poursuivre sa route. Là, l'un devant l'autre, ils n'avaient pour allié que le mutisme. Peut-être qu'avec le temps, l'oubli fera son œuvre. Zoran contemplait les arbres et les branches, se pénétrant de leur éblouissante beauté, espérant que leur indifférence allégerait le poids de la souffrance, même si la blessure ne se referme pas. Il se voyait au bord du lac, à Mississauga. Un réconfort et un rappel du retour. Désormais, illuminée par la voix de Tania, Loznica était un lieu ouvert et secret, qui lui appartenait en propre. S'il y croisait Jovan, ce serait une victoire sur l'indifférence, ce visage caché de la mort.